

Henri NAUS

ALAA



Nouvelle Préhistorique

Illustrations de Paul COLLET



Imprimerie BOURDEAUX. Dinant

1928

A la mémoire de Léon DEBATTY

Édition « RECTO-VERSO », asbl
18, rue des Eprouviers : 1000 Bruxelles
(Tél. : 02/512.02.00)

Copyright :

Les droits sur tous les textes de ce volume
demeurent l'exclusive propriété des ayants droit.

Imprimé en Belgique

PREFACE

Si elle serre d'aussi près que possible les conclusions des spécialistes, point toujours d'accord d'ailleurs cette nouvelle ne veut pas être un cours de préhistoire. Et si « l'intrigue » est d'imagination, elle repose cependant sur des bases scientifiques dont, la place me manquant, je ne donnerai que les deux principales.

En 1919, dans son « Essai de reconstitution plastique des races humaines primitives », Mr A. Ruttot, membre de l'Académie des Sciences disait :

« Il existe au trou du Frontal (Furfooz) une sépulture de cet âge (magdalénien) qui a fourni outre un spécimen du type de Cro-Magnon, une série d'autres individus appartenant à une race de petite taille au crâne plus court, non encore rencontré dans la série des restes quaternaire (1) ».

D'autre part, en 1924, Mr M. Capitant et Peyrony dans « L'Humanité primitive dans la région des Eyzies » disaient :

« Durant les nombreux millénaires qu'ont duré ces diverses époques, trois types humains se sont succédé dans cette vallée (Eyzies)... les types dolichocéphale de Cro-Magnon...

(1) « Il se pourrait que cette race soit apparentée à celle des brachycéphales laponoïdes apparue à Orenelle, etc. ».

le type brachycéphale (tête courte ou ronde) de Furfooz ».

« Un Cro Magnon » dans la vallée de la Lesse ? Des hommes à Furfooz aux Eyzies ? Le premier devint Mauah, monté du Sud (France) et qui, ayant groupé la race autochtone néanderthaloïde et la race laponoïde des envahisseurs nordiques, créa la race de Furfooz dont les membres guidés par Mauah, descendirent vers le Sud, (France). Et voilà comment naît un roman.

Mais, pour l'écrire, allais-je hisser mon style sur des échasses, ainsi que s'exprimait Léon Debatty lorsque nous discutions au sujet des oeuvres préhistoriques ? Allais-je pour dépendre un homme à crâne allongé, le qualifier de dolichocéphale. De l'ptorhinien. La raison de son nez étroit ? Allais-je donner des noms aux étoiles ? Astérisques et notes ? Même abondamment expliqué, le scientisme déconcerte le profane. Plus grave encore, il empêche de rendre l'inculte simplicité des temps devant l'histoire. Pour cela, je tenterai de bannir de la nouvelle non seulement la phrase grandiloquente et le terme technique mais même le mot qui évoquerait trop nettement la civilisation. Il y a, je le sais, les risques de la répétition, de la monotonie, de la pauvreté du style... Courons-les. H. N.

C'était il y a dix mille ans.
A la période quaternaire. Le
monde où pendant des âges im-
menses, l'homme avait marché
sans que jamais la terre manquât
à son pied, s'était divisé en con-
tients. La faune froide (rennes

etc) qui avait succédé à la faune
chaude (lion etc) remontait déjà
vers le Nord en raison de l'adou-
cissement de la température, la
quelle n'en restait pas moins âpre
dans la pluie et dans la neige.

L'épouvante de la horde

Une étroite vallée tordue. Obscurité. Bruit du vent; de l'Eau-qui tombe; de l'Eau-qui-écoule (1) ruée vers la Grande Eau (2) de la Grande Vallée.

Au flanc droit, très haut, une faible lumière, le feu de la horde, chargé de bois vert pour l'empêcher de bondir. Autour de lui, assis ou debout, des hommes et des femmes vêtus de peaux. Courts. Grandes. Velus. Face fuyante, ridée, ■■■■ front ni menton. Nez écrasé. Grosses lèvres. Yeux ronds, enfoncés sous l'énorme bourrelet ■■■■ arcades sourcilières. Tous regardent dans la nuit.

Depuis le recul de la glace, les forêts envahissaient les plaines et le nombre des bêtes mangeuses d'herbes — cheval, bison, boeuf, cerf, sanglier et à la saison froide, le renne — avait diminué. Depuis quelques soleils aussi, la race inférieure ne savait quoi les poussait vers les terres d'où venaient les vents chauds (3). La horde avait faim. Elle souffrait du froid. Toutefois, cette nuit-là, plus que la faim, plus que le froid, l'épouvante serrait les entrailles.

En chasse, sur le versant opposé, à la naissance de la clarté les Néanderthaloides avaient surpris et tué un homme. Gigantesque et glabre. De sa face rayonnait une force mystérieuse et

terrible. Percé et broyé sur les corps de trois adversaires abattus par lui malgré la trahison de l'attaque, il les écrasait encore dans la terreur. Comme, plusieurs fois, ils n'avaient repoussé qu'à grande peine des envahisseurs de leur race point mieux armés qu'eux, leur intuition éclairée par un faible raisonnement leur montrait l'impossibilité d'une victoire sur des géants porteurs de sagaies à longue pointe de corne. Le danger, cependant, ils ne le voyaient que sous son aspect immédiat. Et chacun ne pensait qu'à soi. Même chez Rao, point chef élu mais tacitement reconnu conducteur de guerre et de chasse, la vision de l'esprit ne pénétrait pas plus dans le Futur que celle de son corps dans la nuit. Et Rao, comme les autres, n'avait point le souci de ■■■■ horde. Seul l'orgueil le lançait en tête à la bataille ou sur la piste des bêtes.

Alas, la chasseresse, commençait à pressentir les temps et à donner sa pensée au groupe, confusément. Car un contact de la race inférieure avec une race supérieure qui passait lui avait transmis, avec la vie, l'aptitude à l'évolution que ne devait jamais posséder la horde.

Plus découpée que ses compagnes, la peau couverte de dépouilles de loups et au cou un double collier de fruits rouges d'églantier enfilés sur des crins d'urus (1), elle ne se préoccupait alors

(1) Lesos.

(2) Meuse.

(3) Sud.

(1) Bœuf sauvage.

ni des jours qui venaient ni de la horde. Sa sensibilité sortait des limbes. Et Alaa rêvait les premiers rêves de femme.

Un immense caberu (1) ■ tenait près d'elle. Maigre. Dos roux. Ventre blanc. Du noir à la queue. Il était issu des canidés venus avec les envahisseurs à peau noire (2), à l'époque chaude et dont les descendants très peu nombreux, vivaient en bande, comme des loups mais à l'écart de ceux-ci, qu'il était dans leur destin de détruire ■ la voix de l'homme.

Trouvé tout jeune dans une trappe, Ba avait été élevé par Alaa; et non seulement pour des fins utilitaires, par pitié, plante frêle au cœur de la vierge quaternaire. Soumis à la chasseresse, Ba conservait sa féroce indépendance envers la horde, dont par ses sens aigus il était le plus puissant protecteur. Il ne ■ dévournait de la désolation noire, hurlante et grondante que pour fixer ses yeux de feu vert sur Alaa. Celle-ci ne le voyait pas plus que le reste. Elle balançait deux pagaises de frêne ■ grosse pointe de calcaire noir rugueux aiguisé par

éclats selon le procédé des races inférieures.

La nuit s'avanca. Toujours les voix de l'Eau-qui-coule de l'Eau-qui-tombe du vent en un grand bruit.

Soudain un appel rauque de Rao. Un mouvement du bras vers l'immense ténèbre furieuse. Les hommes hésitèrent. Puis la haine rejaillit des ventres, étouffa la peur. Ils furent debout à côté du conducteur pour la visite des pièges où leur pensée d'affamés entraînait la chair.

Alaa resta assise. Percé par une épine le matin, son pied était gros dur et bondissant.

La troupe alla, jambes infléchies Rao était en tête. Outre les sagales et la lance de l'Etranger que nul n'osait lui disputer, il portait ■ une peau une torche d'herbes sèches ainsi qu'un pyrite et une pierre à-faire le feu. (1) Tout ■ coup, ceux qu'il suivait s'arrêtèrent. L'absence d'Alaa pesait sur eux. Parcequ'elle entraînait celle de ■. De Ba sauvegarde de la horde. Un hurlement de loup jeta aux esprits des visions de bêtes-à-manger (2) morcelées disparues aux gueules des mangeurs-de-chair. Raïdis, ils se remirent en marche.

(1) Silen.

(2) Gibier.

CHAPITRE II

L'émoi d'Alaa

Leur lourd esprit roulant tour à tour la courte pensée du déplacement des animaux et celle de l'Etranger gigantesque, les femmes, espérant quand-même une proie à cuire remirent des branches vertes sur le feu. Alors elles entraînèrent les enfants dans la grotte.

Alaa resta seule sur son roc. Elle piqua dans le foyer un racine d'osier dont l'aigre odeur flotta. Toujours les voix de l'Eau-qui-coule, de l'Eau-qui-tombe. Un loup hurla éveïl ■ des hurlements rares. Un bouquetin, pris à la gorge, fila un son aigu. Au bord du plateau, Ba reniflait d'un nez mouvant. Mais Alaa ne leva point la tête. Son être spirituel n'était pas plus sensible à la vie et à la mort dont résonnait la forêt que son corps à la faim ou à la douleur. Quelque chose pesait ■ elle d'un poids énorme. Comme le jour où des pierres et des terres l'avaient recouverte dans une grotte de renard. Pour s'en débarrasser, elle pensait à s'étendre, à respirer l'air mouillé de toute sa poitrine; même, elle eut l'intention de pénétrer dans la noirceur de la vallée.

Personne ne troublait l'obscur méditation d'Alaa au bord d'elle-même. Elle était la chasseresse victorieuse d'autant de loups que les mains ont de doigts et d'ours qui lui avait fait ces blessures dont orgueilleusement elle frottait les traces avec un mélange de pierre rouge broyée et de graisse d'urus. Elle était la seule femme qui s'écartât des hommes même de Rao le plus fort et le plus désireux de la horde. Elle était surtout celle-qui-regarde-loin. Car son rêve confus avec des yeux lointains, éveillaient au fond de tous une crainte et un espoir. D'ailleurs, le coucher occupait les femmes dans l'abri où les hommes exigeaient de l'argile sèche; et elles se disputaient ■ places les moins humides. Mots rauques précipités. Froissements. Souffles. Puis on n'entendit plus que le vent et l'Eau-qui-coule, et l'Eau-qui-tombe.

Longtemps après, Alaa et Ba pénétrèrent dans le roc creux. La chasseresse s'étendit sur la terre douce et le caberu mit sa tête pointue sur ses pattes à côté d'elle.

(1) Chien ■ d'Afrique, souche du chien domestique d'après certains.

(2) Populations négroïdes.

CHAPITRE III

Le dernier félin des Cavernes (1)

L'Eau-qui-coule fut franchie en sautant de pierre en pierre. Rao demandait plus de prudence que jamais. Il l'obtenait. Jamais tant de menaces n'étaient sorties de la forêt.

Une lune rougeâtre glissait au ciel dans la direction de la Grande Eau. Parfois, des étoiles filaient. On eût dit de sagaies étranges lancées de montagne à montagne. Cela... qui renforçait le souvenir de l'Etranger géant, non seulement rendait plus profonde leur peur physique mais encore ajoutait à celle-ci l'angoisse morale devant les manifestations des forces naturelles.

Ils montèrent le long de l'Eau-qui-coule jusqu'à des aulnes d'où ■ sentier allait à l'autre versant. Celui-ci était tantôt nu, tantôt couvert d'une végétation emmêlée. Ils espéraient trouver un lève sous la grande pierre plate dressée sur un passage frayé. Déçus, ils se jetèrent des mots de découragement. Les hommes géants chassaient les mangeurs-d'herbe. Les ventres resteraient vides.

Une épouvantable voix inconnue emplit le ciel comme la terre. Rao fuyait comme les autres, heurtés aux troncs, déchirés aux branches. Loin, ils ■ jetèrent sur le sol, sans souffle, les yeux écarquillés vers l'ombre dans quoi leur épouvante faisait toujours retentir le bruit terrible — cris d'ils ne savaient quel mangeur-de-chair. Peu à peu, l'haleine leur revint.

Et le sang-froid. Et l'orgueil. Et la haine ancestrale envers la bête. Et la rage de la faim. Tous les repoussa dans la direction du fauve. Puis ils firent halte. La double menace de l'homme et de l'animal écrasait les courages. Certains allaient l'Homme Géant et l'animal inconnu. ■ repartirent encore, d'arbre à arbre. Arrêtés au bord de la forêt sous la pluie qui se mêlait à la sueur de leur corps bleus et déchirés, ils aspirèrent les sons de leurs oreilles aiguës. Un fracas d'os broyés. Il venait de la fosse à l'arus. Du fond des êtres, les ancêtres s'étaient élancés avec leur haine envers la bête toute puissante.

Les ventres clamèrent. La marche fut reprise. Pressés contre les buissons. Palpant le sol ■ oreilles déliées. Enfin, ■ trois portées de sagaie, le monstre. Ni lion, ni tigre. L'un et l'autre. Long d'au moins deux lances. Haut presque d'une lance. Avec une poitrine bombée, large et forte comme un tronc de pin. Les chasseurs ne savaient pas. Puis de lents souvenirs montèrent. Des vieux dont les restes traînaient parmi les faits de loups, car on jetait aux ronciers ce qui ne pouvait plus servir ■ la horde avaient entendu parler de bêtes énormes. L'un d'eux n'avait-il pas dit que égaré dans les régions désertiques ■ de nombreux soleils de distance, il avait perçu une voix forte comme celle de dix Eaux-qui-courent ?

Rao rapprochait le mangeur-de

chair des terres solitaires de celui qui arrachait des morceaux énormes ■ à l'arus percé par la branche pointue, au fond ■ la fosse. Après un temps, des deux, il n'en fit qu'un. Et ■ le vit fuir comme les autres animaux. Devant quoi ? l'Homme Géant ?

Toujours à fleur de mémoire, l'Etranger mystérieux et terrible avait ressaisi et écrasé la tête du conducteur. Pourtant, la raison dénia au géant le pouvoir d'effrayer le grand tigre. Et peu à peu, aidée de l'instinct, elle arriva à l'explication du déplacement des bêtes. L'Eau-qui-monte ! Plus forte que tout. Plus forte même que les Hommes Géants. La pensée était douce à l'âme orgueilleuse et avide de vengeance du faible.

Mais l'arus creusé de la fosse à la tête à la l'attache des félins, le grand tigre s'écarta vers un repli ■ la p'aine où une petite eau coulait parmi les p'an'es aquatiques.

Nulle autre vie animale n'avait été visible. Il ■ demeurait pourtant qui se montra dès que le grand tigre eut disparu. Des loups des cabéris. Circonspects. Gronnant. Yeux humineux. Mais Rao sema des étincelles sur la torche

puis brandit celle-ci pour l'attaque générale à coups de sagaies, à coups de lance et enfin au couteau. Victorieux, les chasseurs dévorèrent la chair crue. Cela ne leur était plus arrivé depuis longtemps. Même pour les races inférieures les âges s'ajoutaient aux âges. Ensuite les blessés mirent des herbes et des feuilles sur leurs morsures. Le dépeçage de ce qui restait du boeuf suivi. La fosse fut alors recouverte de son enracinement de branches. Et tous parlèrent leur espoir que, peut-être, le grand tigre ou l'Homme géant s'y ouvrirait le ventre. Portant pendus à de jeunes arbres, les morceaux de chair et trois loups les Néanderthaloïdes retournèrent vers la grotte.

Une grande joie passait dans les corps ployés sous la pluie qui rabattait l'odeur du sang, et les dents âpres du bois. Aussi longtemps qu'ils se trouvèrent en deçà de l'Eau-qui-coule, leur prudence la contint. Au pied du massif ils la laissèrent éclater en des Ullis à la bête et à l'homme. La bête resta muette. Mais parti de l'autre crête, un cri humain passa sur la vallée, vidant les chasseurs de leur orgueil.

(1) Spéla.

CHAPITRE IV

L'attaque de Rao

Pourtant, vers le milieu de la nuit, Rao se coula parmi les corps vers Alaa, Ba l'arrêta. Tumulte. La chasseuse couteau de pierre levé. Mots de colère des adversaires ou des dormeurs réveillés. Un rire épais. Puis, de nouveau, le sommeil énorme. Alaa était restée avec les yeux ouverts. L'aube vint. En une brassée, Alaa prit ses armes et se rendit sous un pin qui étendait sur le plateau des branches puissantes où suspendus par des jets d'osier, les loups montraient leurs dents. Le poids était toujours en elle. Alaa tira d'un trou dans le tronc une boue de graisse mêlée de terre rouge et en fit saigner les cicatrices de sa poitrine. Genoux joints, mo-

lêts tendus, ses seins défiant le vent et la pluie, elle aspira les odeurs de la forêt envahissante. Son regard franchissait un immense espace, au delà des crêtes opposées, et se perdait à la réunion du ciel et de la terre. Une angoisse sortait des choses. Elle lui força à penser à l'homme tué par la horde, à la bête fantôme dont les chasseurs s'étaient enjoints avant le sommeil puis à l'homme qui avait crié. Alaa s'éloigna dans le Futur. Mais Rao arriva avec la horde. L'ancêtre chel'een emplissait les yeux du conducteur de sa férocité. Un ricanement. Une menace de la voix et du geste. Régente par l'appétit primitif, la horde riait.

CHAPITRE V

A la poursuite de l'homme géant

Le silex fut frappé contre le pyrite et les flammes naquirent sous la cuisse d'urus soutenue par une branche reposant sur deux autres en fourche. Odeur de chair brûlée. Odeurs multiples de la forêt, celle des pins, sucrée; celle des marais, âcre; celle des feuilles, tombées; celle des fleurs, celle des choses pourries. Les hommes se servirent les premiers. Alaa s'était retirée avec un morceau quand elle vit une femme, un enfant à sa longue poitrine et, soudain, lui lança le boeuf noir. Les clartés continuaient de filer en elle. Elle retourna prendre un os le brisa dans sa longueur, lécha la moëlle. Elle accompagna les hommes à la source. Tous tenaient leurs armes prêtes. Tous enfouaient tous leurs arcs dans la végétation où en même temps que le carnassier l'homme dressait l'homme. A leur retour ils parlèrent. Chacun reprenait son sujet à l'origine, comme s'il eût été le premier à la développer. Vint le tour de Rao.

— Un félin énorme est sorti de l'inconnu. Un homme géant aussi. L'homme est plus terrible que le félin. Il faut tuer l'homme avant de tuer le félin.

— Il faut frapper de la lance l'homme puis le félin.

Les nombres, l'abri engendraient de la sécurité. La poursuite fut décidée.

— Ba accompagnera les chasseurs. Alaa restera avec les femmes parce que l'arbre aux-épines lui a déchiré le pied.

Le conducteur cachait un des seins que la chasseuse devina. Elle dit:

— La chair d'Alaa a vaincu la branche aux-épines. Alaa accompagnera Ba qui mord les chasseurs.

— Alaa accompagnera Ba qui mord les chasseurs.

Après qu'ils eurent dit ainsi, les hommes flattèrent le caberu. Puis ils rirent à Alaa. Mais Rao lança:

— L'homme est plus terrible que le félin. Mais le tigre est plus terrible que l'ours malade tué par Alaa.

Cou gonflé, pressant sa poitrine de ses mains la chasseuse cria:

— L'ours malade a saisi Alaa. Rao le fort n'a pu la saisir.

— Alaa jette la sagaie et pousse la lance comme les hommes. Alaa accompagnera les hommes.

Le départ eut lieu peu après. Il tombait de l'eau.

La troupe passa l'Eau-qui-coule. Alaa pensait aux intentions du conducteur contre Ba. Son sang rapide comme les flots de l'Eau, elle serrait une sagaie mais elle craignait la colère de la horde. Les sentiments qui montaient en elle la retenaient aussi. Sous le prétexte de voir plus tôt et mieux l'attitude de Ba elle empêchait celui-ci de pénétrer dans les buissons. Soudain il rabattit sa queue à ses jarrets et ses oreilles furent droites. Alaa jeta le sourd appel d'alarme. Les chas-

seurs se tendirent. Ba humait toujours; dans le cerveau étroit l'instinct ne régnait déjà plus seul l'attachement à l'homme y prenait place. Le Cabéru cessa de donner des marques d'inquiétude. Les coeurs se tendirent, aussitôt repartis dans les corps immobiles sans tendus. Alaa et Rao mirent une oreille contre la terre humide. Ils n'entendirent rien. La marche fut reprise et brusquement arrêtée à cinquante lances de la fosse à urus. Le couvercle de branches entrelacées était debout. Derangé par la chute du tigre? Par celle de l'homme? L'espoir rougeoyait. Il fut déçu. Doublement. Ni tigre ni homme dans le trou. et l'antilope dont les poils et du sang collés à la branche aiguillée attestaient la capture avait disparu. Volée par le tigre? Par l'homme? Les chasseurs rampèrent. Pas d'empreintes du tigre. Pas d'empreintes de l'homme. Pourtant la horde accusa celui-ci lancia contre lui des voix et des gestes de haine et le compara aux bêtes qui enlèvent les bêtes des fosses puis s'enfoncent en terre.

— Rao frappera l'Etranger de sa lance.

Le conducteur s'allongea encore. Il ne trouva pas plus de traces que précédemment. Mais Ba allait, flairant. Ils le suivirent. Pensée et désir de tuer se concentraient sur l'Homme Géant. Alaa elle-même épiait Ba, l'excitait d'un bruit ses lèvres parfois même, rageuse, d'un coup de sa-gaie. Elle vivait avec ceux de son sang. Dans l'Etranger, toutefois, elle voyait non seulement son ennemi mais aussi celui de

la horde. L'esprit du chef naissait en elle. Et la pitié humaine.

Il ne tombait plus d'eau. Le soleil qui, peu après le temps où les bêtes s'étaient mises en mouvement vers le sud, avait paru se gonfler tandis qu'il prenait une couleur rouge rouil et derrière le voile épais d'un étrange brouillard jaune. Quand il atteignit le milieu du ciel, les Néanderthaloïdes s'arrêtèrent, mangèrent de la chair d'urus et burent. Repus, ils furent enclins à prolonger le repos. Mais Rao dit:

— L'Homme veut les terres de chasse. Il veut la grotte et les femmes.

Cela chassa la pesanteur des ventres pleins. La horde repartit dans la forêt dans la plaine. Ba la conduisit à des cendres chaudes dans un creux de rocher. Un peu après, il se dressa sur ses pattes de derrière pour atteindre les branches d'un bouleau, très haut. Alaa dit:

— L'Etranger porte l'Antilope.

Ils s'attendaient à apprendre cela. Et ils craignaient de l'apprendre. Parceque cela leur rattachait devant l'esprit la force de l'Homme géant.

Après l'herbe courte, ils rencontrèrent le rocher nu. Le soleil aidé, incertain. Quelques-uns parlèrent au retour. Alaa et Rao disaient des mots d'encouragement quand le débouché sur une terre grasse, propice, aux empreintes, retendit les muscles. Bientôt une piste d'urus fut découverte. Ba s'y attacha contre l'avis de tous car elle semblait effacée. Mais Alaa dit:

— L'Etranger marche dans les pas de l'urus.

Tantôt nettes, tantôt confuses, les traces obliquèrent vers l'Eau-qui-couje. L'acharnement de Ba annonçait une piste sûre. La crête fut atteinte; puis la vallée; puis l'Eau-qui-couje; mais elle était large, calme, avec des îlots hérissés de roseaux et d'osiers. Ba resta le nez droit: les effluves directs avaient disparu. Pour les Néanderthaloïdes, l'homme avait traversé l'Eau-qui-couje à la nage. Comme la moitié du soleil

rouge embrumé d'une ocre plus sombre disparaissait déjà derrière la montagne noircie Rao proposa d'attendre le nouveau soleil de jour pour continuer la poursuite..... La chute de l'obscurité libérait les craintes.

Tous acceptèrent. Mais il fallait s'assurer contre une attaque. Les hommes se divisèrent en deux groupes et partirent. Alaa, qui traînait sa jambe blessée, prépara l'abri pour la nuit.



CHAPITRE VI

L'Homme géant et Alaa

Eje choisit un massif d'arbres-à-épines, hauts et serrés à délier le grand tigre. Un passage de carnassier inférieur donnait accès au centre. Alaa s'élargit un peu. Après quoi, précédée de Ba elle rassembla du bois mort et du bois vert. Soudain, son pied douloureux la poussa à l'Eau-qui-cou'e. Pendant que, une sagaie à la main elle baignait sa blessure, eje perdit de vue le cabéri. Elle le retrouva qui, à pattes lentes comme s'il eut craint de chasser, d'un mouvement trop brusque, les effluves, avançait au bord de la rive, tendait le cou vers un lot, abaissait sa queue entre ses pat'ies l'échies. L'Homme! Une pointe de sagaie, lisse, au dessus des osiers. L'Homme géant! Une résignation fixa la femme dans l'attente de son destin. Puis une grande peur trembla dans l'être jeune. Un appel aux chasseurs s'enfla dans la poitrine de la chasseresse. L'orgueil l'étouffa. Du défi s'imba aux yeux d'Alaa. Il disparut non aux mois, incompréhensibles, dits de l'ilot mais au son pacifique qui les suivit et dont les chasseurs de la horde eux-mêmes se servaient pour attirer le cabéri:

— Tchi... Tchi...

Elle s'était attendue à voir Ba crouler, une sagaie au flanc. Le désarroi lut dans son ame. Toutefois, la haine reprit le dessus. Accompagnant ses paroles d'un geste de mépris, Alaa ricana:

— L'Etranger a peur de Ba.

Le géant fut debout. Il avait un crâne encore allongé mais vaste; un front haut et droit, et des yeux bleus plus larges que hauts. Le nez était étroit, caracté-

ristique des races supérieures. Les pommettes saillaient. Loin de fuir comme celui des Néanderthaloides, le menton se projetait. La main droite tenait une sagaie accrochée au bec d'une espèce de bâton court. (1) Sa main gauche serrait contre le torse énorme et glabre entouré d'une peau d'ours, des sagaies, des harpons, et une longue lance tous à pointe de corne. Le regard dur, il dit:

— Mauah n'a pas peur de Ba. Mauah n'a pas peur des Hommes carrés qui ont tué un de ses compagnons. Mauah et ses compagnons désiraient la paix. La tribu de Mauah viendra et tuera les Hommes carrés.

Immuable, Alaa ne cherchait pas à comprendre le langage plus abondant et moins rude que le sien. Elle subissait le retour des instincts, de toute sa race sortie des millénaires rouges, l'espoir de surprendre son ennemi tendait son sens.

Le géant la brûlait de son regard de feu, parfois détourné pour fouiller la rive déjà sombre. Il eut un geste lascif en disant:

— Mauah étendra la chasseresse sur des peaux d'ours.

Alaa lança sa sagaie qui se perdit dans les osiers devant Mauah.

L'ombre s'était épaissie à la face du géant. Bientôt, pourtant, une lente clarté commençait d'y naître. Il écouta, se baissa, prit l'antiope volée et transportée plus en bravade que par nécessité, l'é-

(1) propulseur, qui servait à lancer le javalot et dont certaines peuplades sauvages ont conservé l'usage.

tendit sur des buissons, fit signe à Alaa de la venir chercher, porta dessus un poignard ouvragé en corne de cerf, puis, ses armes réunies sous son bras gauche, se mit à l'eau et nagea sans bruit...

Il atterrit sur des pierres rouillées, rajusta une sagaie à son bâton, lança, écouta encore, regarda de nouveau vers la chasseresse et pénétra dans la forêt.

Les yeux d'Alaa possédaient les lointaines visions dont s'apeurait la horde.

CHAPITRE VII

Le retour

Quand les chasseurs revinrent ils s'installèrent dans l'abîme. Un feu bondissait sur des pierres plates. Une cuisse d'antilope fut cuite et mangée avec des mots de plaisir sur la trouvaille d'Alaa. Celle-ci faisant sa rencontre avec le géant, l'abandon du saiga, disait, pour eux, la fatigue de l'Etranger.

C'était le temps plein d'épouvante qui joint la clarté à la ténacité.

Au dessus des montagnes, à l'ouest, la lumière rouge derrière le brouillard jaune s'assombrissait. Il fit gris puis noir.

Les hommes chargèrent le feu, poussèrent dans le passage des branches à épines puis penchés recroisés s'allongèrent.

Alaa resta assise. Au travers du réseau végétal, elle regardait la forêt où dominait encore le pin mais dans laquelle chênes, hêtres, bouleaux, aulnes et peupliers se multipliaient, tous ramus jusqu'au sol et rejoints entre eux par des clématites et des ronces puissantes. Le soleil-de-nuit montait voilé comme le soleil-de-jour. L'Eau-qui-coule jaunissait. La

faune nocturne s'agitait. Frisettes de rats. Orincements de castors. Sauts de loirs. Cris de grand-ducs, harfangs, effraies, chevêches. Cris des teneurs, lynx, loups ou ours. Cris des tués. Cris des bêtes qui prolongeaient leur race.

Alaa n'entendait plus rien. Dans l'amer souvenir de la défaite. Puis dans celui de l'Etranger. Par lui, une douceur émana de la nuit menaçante.

Soudain à la cime d'où les chasseurs étaient descendus, le grand tigre lança son rugissement. Les dormeurs eux-mêmes l'entendirent, sautèrent, coururent, mettre du bois sur le feu soufflèrent à haleines pressées puis, recroisés au pied des arbres à épines, regardèrent. Alaa pensait à l'Etranger. Solitaire il tenterait le tigre plus que ne le tenterait la horde.

La nuit fut calme. A la montée du soleil rouge il tombait de l'eau. Ba en tête les chasseurs franchirent l'Eau-qui-coule. Quand ils eurent marché longtemps dans la vallée vers le haut, un orage les arrêta les jeta sur la rive qu'ils avaient quittée puis les refoula vers le bas dans la direction de leur montagne.

CHAPITRE VIII

La prédiction d'Alaa

Ils n'arrivèrent à ■ pied que le lendemain à la chute du soleil rouge embrumé du côté de la Grande Eau. Rien ne bougeait sur le plateau. Ils avaient une peur profonde et regardaient avec méfiance le cabéru aminci par la pluie qui dissolvait les effluves.

— Le grand tigre!

Sous le destin acharné, les chasseurs se détendirent, renoncèrent à se défendre. Puis ■ haine de la bête revint. Elle gonfla les âmes, noua les muscles sous les peaux boueuses. Ils grimpèrent au flanc, arrivèrent au plateau. Le silence énorme les rejeta aux mille griffes de l'épouvante. Ils s'arrêtèrent. Seule Alaa osa s'approcher de la grotte close. Par un interstice elle cria le retour des chasseurs. Aussitôt dans la grotte un murmure s'enfla en un grand cri confus soudain rué aux pierres protectrices qui furent arrachées. Hagardes, bras en l'air les femmes criaient:

— Alaa!... Alaa!...

Maîtresse de Ba prompt à percevoir hommes et bêtes Alaa s'élevait toujours leur peur du dan-

ger physique. Mais, en Alaa, l'âme obscure des femmes cherchait un réconfort immatériel.

Les yeux lointains ■ chasserresse prononça:

— Le grand tigre va perdre son haleine.

Un apaisement confus descendit dans ses compagnes. Et dans plusieurs hommes. Tous entrèrent en silence. Ils remirent les pierres, sauf la dernière espérant plonger, par ce vide des lances dans les yeux du carnassier. Alors les femmes dirent l'attaque du félin comme elles allaient à la source emplir des cornes d'urus; et la mort de deux femmes, et la fin.

— Rao tuera le grand tigre cria le conducteur. Mais ■ sentait la faiblesse de ■ corps et l'influence grandissante d'Alaa sur la horde. Troubles, douloureux des visions de délaite passèrent au fond de lui. Elles lui donnèrent de la peur; puis plus de haine; et celle-ci un mystérieux instinct la fit bondir au dessus de la chasserresse. Rao ajouta — Et l'homme géant.

CHAPITRE IX

La horde affamée

Ba rendit vaines plusieurs attaques du félin. Tornus d'épouvante et de colère les Néanderthaloides par les fissures, épièrent le carnassier. D'abord celui-ci s'approcha des pierres et l'un a entre elles son haleine puante forte comme le vent. Il essayait de déchirer le calcaire de ses griffes longues comme des pierres de sagaie. A partir du jour où glissant sur le front épais la lance d'Alaa lui eut fendu la joue il ■ tint à distance. Mais il ne quitta pas le plateau pendant deux soleils-de-jour et deux soleils-de-nuit. Lorsqu'il se fut retiré le désir de la vie qui avait conduit les ancêtres au travers d'âges d'ont les périodes les plus calmes étaient beaucoup de fois plus éblouissantes que les plus terribles impositions ■ la horde. fit sortir quelques hommes et Rao ■ Alaa. Ceux-ci, cependant, n'osèrent dépasser la rive droite. Ils tuèrent des rats. Bientôt la crue de l'Eau leur enleva cette ressource. Ils se rabattirent sur les escargots et sur les baies qui après un temps manquèrent. A ce moment, Ba ne demanda plus au vent que l'odeur d'une femelle attardée, sur la rive gauche. Deux fois le tigre bondit, tuant deux hommes ■ un adolescent et trois femmes.

Tantôt parcequ'elle (t-elle) prie aux entrailles par la taim comme les autres; tantôt, parceque l'évolution continuait ■ elle; tantôt encore dans la pensée ■ l'Etranger géant qu'elle aurait

voulu revoir, Alaa essayait de décider les hommes à une attaque. Plus tard les regards des affamés ■ Ba maigre mais chahi quand-même la poussèrent ■ vanter ironiquement l'agilité des chasseurs-de-truits et la force de Rao — tueur-de-tigres. A la fin, elle n'agit plus que dans le souvenir de Maiah. Elle échouait toujours. Prétextes qu'elle voulait manger le plein de son ventre elle partait avec le cabéru et dut rentrer aussitôt: le félin chassait au delà de l'Eau-qui-coule. Elle dit des mots de dénigrement aux hommes et ■ femmes prédit de rechec la mort du grand tigre. La loi en la force de l'Etranger croissant avec la douceur que la pensée de celui-ci répandait ■ elle.

Jours immenses de plus en plus, et de plus en plus douloureux aux ventres vides. Tous les yeux mençaient ■ Ba; et Alaa avait peur; et elle sentait une grande peine en elle plus grande que lorsque Rao avait voulu emmener Ba dans la forêt; parceque aux prunelles brunes, elle voyait mieux qu'alors le regard qui était doux, comme celui de l'Etranger parmi les flots.

Rao avait taim. Il voulait Alaa. Il la craignait. Il parla la pensée du plus grand nombre.

— La horde mangera Ba pour être forte et tuer le grand tigre.

— La horde mangera Ba, puis le tigre mangera la horde — cria la chasserresse. Aussitôt après, de

CHAPITRE X

Le retour de l'Étranger

haine mais plus encore dans l'élan du sentiment ■ en elle pour l'Étranger — La corne tuera le grand tigre et Rao!

Elle serrait le poignard caché sous les peaux de loups. Ce contact la rapprochait de l'Étranger.

A ces paroles, vagues mystérieuses par Alaa, pour cacher ce qu'elle savait du géant mais aussi dans la conscience confuse que son influence sur la horde en deviendrait plus forte, tous, hommes et femmes la regardèrent avec ■ l'étonnement de la crainte et une foi accrue.

Rao eut des rires épais. Son obscur ressentiment contre l'Étranger avait grandi. Sa peur aus-

si. Il commença de dire souvent:

— L'Homme géant veut prendre les terres de chasse, la grotte et les femmes. Il est allé chercher sa horde. Mais l'Eau-qui-monte l'empêche de marcher vite. Les chasseurs pourraient le rejoindre ■ suivant le dos des montagnes.

L'absence du tigre enhardissait les hommes. L'immobilité fatiguait leurs membres. Ils avaient faim. Ils décidèrent une expédition par les hauteurs ■ réparèrent leurs armes. Comme ils ne trouvaient pas de jeunes arbres droits autour du plateau Alaa dit qu'elle irait en chercher près de l'Eau-qui-coule. Elle partit avec Ba.

Malgré la raideur de la pente, la forêt du flanc était épaisse. Sous le chêne et le pin immenses, arbustes, buissons, herbes s'emmêlaient. Alaa y marcha sous la protection de Ba. Elle pensait à l'Étranger. Son âme était ardente et confuse, avec le ressentiment des vaincus ■ le plaisir doux qui lui venait du vainqueur.

L'Eau-qui-coule grondait. Mais elle était invisible. Elle le demeura jusqu'au moment où Alaa déboucha sur la rive elle-même. Les chasseurs avaient roulé de ■ pierres dans le courant, au pied d'un roc qui barrait le passage. ■ sauta de l'une ■ l'autre. Au delà, le sentier recommençait, étroit, ombragé ■ ou en pente, souvent coupé par l'Eau dans laquelle Alaa et Ba marchaient doucement. Au premier groupe de frênes blancs la chasseuse tira son couteau de caïaire. Elle entailla la base d'une pousse qui se brisa sans bruit. Le bruit des flots dominait tous les autres. Pourtant, à deux reprises, une rumeur profonde, comme un bruit d'écroulement énorme, venu du Nord, de très loin, arrêta le bras de la vierge et fit battre les narines du cabéru. Alaa avait cru la ressentir autant qu'elle l'avait entendue. Elle écouta. Mais, tourné soudain vers le bas de l'Eau, Ba annonça l'homme. Et, sous une impulsion immense, la femme se dirigea vers l'arrivant. Son sang transportait une grande douceur où, soudain, le souvenir ■ la

détente mêlée de l'amertume. Le désir de la vengeance naquit une fois de plus mais faible. A voix basse, Alaa dit des mots à Ba et tous deux tournèrent l'homme dont le museau du cabéru indiquait le trajet.

La Néanderthaloi ■ mourait à elle-même, à la horde, ■ la race. Car elle naissait à ce sentiment qui ne devait appartenir à toutes les femmes et prendre nom qu'au delà d'un temps immense. Et sa joie se remit ■ couler. Malgré le fêlin, malgré la horde l'Étranger revenait vers elle. Elle mit ses armes dans une position de paix, tint Ba à même la peau et s'arrangea pour sortir des buissons devant le géant.

Il abaissa sa sagale. Et le regard qu'il avait eu ■ la quittant parmi les petites îles, fut sur elle.

— La chasseuse a plus de courage que les chasseurs. Mauah le savait. Mais elle ne rencontre ■ pas le boeuf ■ l'antilope. Ils ont fui vers là-bas d'où Mauah et son frère Faleh apportent une antilope pour la chasseuse qui ■ fait.

Alaa, comme lors de leur première rencontre ne cherchait pas à comprendre. Mais de la voix grave, elle avait ■ joie comme du regard.

A un appel de Mauah, Faleh apparut. Du poil couvrait à peine sa lèvre. Cependant il était grand, puissant, avec des yeux

bleus à la fois doux et dominateurs comme ceux de Mauah. Celui-ci lui dit des mots. Faleh disparut et revint, traînant un saiga aux yeux creux, car il avait été tué plusieurs jours avant.

— La chasseresse dira qu'elle a trouvé l'antilope.

Il recommença de mimer ses paroles. Ainsi firent Faleh et Alaa inconnu de la horde inférieure, à l'âme sans nuances, le sourire courait sur les faces comme un vent faible sur la plaine herbue. Le temps passa. Alaa dit les intentions des chasseurs. Mauah demanda si Ba accompagnerait ceux-ci. Montrant le pied, Alaa dit non. Alors, d'un sac de peaux jointes avec des boyaux finement tordus, Mauah tira les quatre sabots d'un urus. Au moyen de lanières, il lia ceux de devant à ses larges plantes brunes

Ainsi fit Faleh pour ceux de derrière. Puis les deux frères imitèrent la marche du boeur.

La ruse de l'étranger emplissait Alaa d'admiration, de joie, de curiosité et de dépit. Le jour de la poursuite, sans Ba, Alaa aurait cédé, daigné la piste Aussi, avec orgueil, montra-t-elle du doigt le candidat toujours tarouche. A son tour, le géant indiqua successivement Ba, Alaa, Faleh et lui-même. Il dit la force de l'alliance. Ses yeux étaient jointains. Puis il remit les sabots dans les peaux: le flanc rocailleux ne prendrait pas d'empreintes. Il demanda ensuite à Alaa de descendre près de l'eau quand le soleil nouveau passerait au-dessus de celle-ci. Alaa dit oui. Les étrangers partirent. Et le froid, la solitude, toutes les menaces de la forêt retombèrent sur la chas-

CHAPITRE XI L'éveil du Cœur

Dès l'apparition du soleil rouge les chasseurs partirent.

Quand le soleil rouge fut au milieu du ciel, Alaa descendit dans la vallée. Elle épiait Ba. A peine à mi-flanc, il dit l'homme. La rencontre eut lieu. Le pin dans une fourche duquel Mauah le jour précédent, avait mis l'antilope car Alaa voulait que les femmes, seules, plus affaiblies que les hommes, mangeassent l'antilope. Faleh surveillait la forêt du haut de l'arbre. Ba, du pied. Sur le couple élaboré dans la lenteur des desins, la solitude infinie du quaternaire fut.

Ils s'étaient assis sur la terre le dos au tronc rugueux. Pour eux, plus de silence énorme. Plus de soleil étrange, aux rayons duquel insectes et poussière rougissaient. Plus d'odeurs. Plus de craintes. Plus rien. Hormis ce dont le nom ne serait prononcé qu'au delà de générations sans nombre et qui, par un mystère, mêlé de la peur à leur joie. Ils se regardèrent.

... Dans son sac Mauah prit un gâteau de miel enveloppé de feuilles de goudier; des coquilles; des dents de cerfs en collier; des disques de corne de cerf unis par deux, avec des morceaux de peau, pour tenir les peaux closes sur les torses. Au conseil déjà sûr du sentiment nouveau Mauah avait apporté une lampe, pierre ovoïde creusée en son milieu pour recevoir de la graisse animale et une liane poreuse lente à se consumer; des os de boeuf évidés pleins des mélanges colorants

dont servaient les femmes de la tribu rougis par l'osigiste ou noircis par le manganèse; des arêtes de guillemots à chas délicats; des pointes d'armes, tout ce que le génie de la race supérieure tirait de la corne et de l'os et que, jour par jour, Mauah avait façonné dans la confuse et ardente pensée d'une femme qui ne se trouvait point parmi celles de la tribu.

Elle eut d'abord, Alaa, l'étonnement, de la curiosité, de l'admiration, du plaisir. Elle les dit avec les yeux. C'était la race inférieure qui parlait. Mais la Femme s'affirma devant l'Homme. Avec les mots étroits de la horde. Et un sentiment nouveau immense. Avec un désir ardent de rendre le don et une peur du contact physique qui deviendrait pudeur. Soudain la terre se pourrit, fut la main. Elle le mit à celles de Mauah, aux cheveux pâles qu'une enfilade de disques de corne (carrait des yeux bleus; au cou musclé sous la mousse claire de la barbe).

L'esprit de Mauah roulait des pensées sauvages. D'un coup de la main il pouvait briser le dos du cabéru. Puis écraser la chasseresse contre lui comme l'ourse le chasseur. Sur lui pesait la chair milénaire, chétienne, achétienne, moustérienne, solutérienne, la chair des ravisseurs envolés sous les âges et pourtant encore vivants au sang de la race supérieure elle-même. Du temps coula. Le sort de générations innombrables y était suspendu.

fut fixé quand, confuse et irrésistible, l'aspiration nouvelle relâcha les muscles énormes. Le coeur s'était remis à éclore...

— Mauah!

Alaa dit et montra la proximité du grand tigre. Trois coups de lance contre le tronc du pin et Faïeh desc n'lit. Mauah par'a qu i-ques mots puis se tut. Saillie des mâchoires, contraction des sourcils, lucur'aigue des yeux, tout était fixé sur la face du géant comme l'eau par le froid. Mais la chasseresse sentait Mauah p'un terrible dans ■■■■ calme que les les hommes de la horde dans leur agitation. Elle ■■ sentait fort d'une autre force encore que celle du corps. Elle ■■ perdit sa peur. Sagaces et sac repoussés ■■ travers des épaules, les étrangers préparèrent leur lance, longue, épaisse, aigue. Au cours d'une expédition au delà de l'eau salée, dans un pays où les hommes étaient noirs et le soleil brûlant comme du feu. (1) Mauah avait

(1) Afrique. Mauah appartenait ■■ ■■ race qui a laissé des squelettes d'■■■ grande taille dans les grottes de Menton (France) et, au Trou du Frontal (Lesse): un crâne, celui de Mauah...

livré bataille ■■ des tigres. Mais, par les traces, par la voix, par les gestes d'Alaa, il savait ce qui de la vallée énorme. Prudent, il chercha un endroit découvert propice aux mouvements de la lance. Il voulut aussi qu'un obstacle empêchât la bête de prendre le groupe par derrière. Ils trouvèrent un éclaircissement de la forêt au pied d'une paroi rocheuse. Le ■■ à celle-ci, ils attendirent. Par Ha i's surent que le tigre se dirigeait vers la grotte. Bientôt ■■ cris d'épouvante puis de douleur plongèrent faibles dans ■■ grondements de l'Eau. La navrance qui, du fond des âges, avait accompagné l'agonie des êtres humains broyés par la bête invincible pénétra la chasseresse. Mais dans ■■ conscience de sa force physique que soutenait l'esprit ou s'affirmait déjà la certitude de la victoire ■■ initiative de l'Homme sur la Bête, Mauah dit:

— Mauah tuera le grand félin.

Et le désespoir ancestral lacha Alaa. Beaucoup plus clairement qu'en ces jours où elle avait ■■ juré les femmes de ■■ horde, aux pieds de Mauah elle vit le tigre mort. Et Rao.



La tribu des Hommes Géants était établie à trois soleils de marche des Néanderthaloides. Elle venait du Sud lointain (1) aux tribus trop nombreuses. Mauah et Faleh lui dirent la fuite des bêtes et la menace du ciel et de la terre, ce qui la décida au retour. Mais ils dirent aussi leur volonté de tuer le grand tigre de la vallée des Hommes Carrés et repartirent — Mauah vers Alaa Faleh vers l'aventure avec le frère.

Ils marchèrent un jour, courbés sous la pluie, et firent halte sur une colline, au pied d'un chêne. Leurs lances appuyées contre le tronc, ils allumèrent un feu. Pendant que cuisait la chair de réserve, ils séchèrent les peaux d'ours collées à la leur. Ils mangèrent ensuite. Puis, toujours sans mots, ils s'allongèrent, côte à côte. Ils écoutèrent le bruit infini de la pluie et la voix sourde de l'Eau en crue. La menace ou les sentaient dans le déchirement des forces naturelles les étreignait plus que pendant le jour. Et leur pensée allait à la tribu. Faleh dormait dans le sommeil. Le temps en devenant plus pénible à Mauah. Face dure, il secoua son épaupe musculieuse pour en repousser la tête de Faleh. Celui-ci continuant de dormir. Mauah eut un geste de la main vers le torse de Faleh. Il ne le toucha point. La tendresse fraternelle était en lui.

Bientôt, il fut sourd à la co-

rière des éléments. L'image d'Alaa l'emplissait tout. Il regarda dans les jours proches. Puis, à un moment, de sa pensée limitée, encore et confuse mais déjà puissante, il alla à l'homme qui venait du lointain des Temps.

Quand le soleil rouge montra, il pleuvait encore. Mauah souffla sur le feu et mit au feu des flammes leur dernier morceau de chair. Au bruit, Faleh se réveilla. Ils mangèrent la chair puis les fruits du hêtre et burent à une eau courante. Alors, ils se mirent en marche. Au bord de la forêt, arrêt brusque. La plaine était couverte d'une eau jaunâtre. Le géant regarda la végétation afin d'apprendre la profondeur de l'inondation, les flots, le cours de la rivière elle-même reconnaissable aux flots qui bousculaient l'étendue liquide au pied de la rive droite. Enfin, ses armes et achèves aux épauls, il avança. Faleh le suivit.

Un mugissement assourdi passait sur eux. Point de vie, sinon celle d'un lapin allant d'îlot à îlot. Et, très haut, des vols de corbeaux plus sinistres encore d'être sans voix. Peu, peu, l'eau s'approfondit, posant davantage aux jambes prudentes. Les branches et les arbres flottants devinrent plus nombreux morts ou vivants, ceux-ci plus dangereux que ceux-là parce que submergés. Quand leurs épauls dépassèrent seules les Hommes Géants hésitèrent. Une peur les gagnait, la pression qui menaçait de les ren-

verser; l'enlacement des tourbillons; le heurt des épaves; surtout, à la vue des flots proches, puissants, rapides comme des ourus. Ils eurent des visions de la terre ferme. Des regrets. La pensée du retour. L'orgueil de sa force, de son habileté à la nage, possédait Mauah. Surtout au début de l'inondation, il voyait Alaa. Et il ne s'attarda plus que pour se demander si le passage ne serait pas plus facile au pays des Hommes Carrés. Sa raison qui montait que l'étroitesse de la vallée ajouterait à la rapidité de l'eau et grouperait les choses flottantes. Il le dit à Faleh. Et un apitoiement lui fut pour le compagnon point en possession de la force des adultes. Il dit sa crainte. Mais d'une secousse des jambes, Faleh se mit sur le ventre, vers la rivière.

Heureux, Mauah le rejoignit, le dépassa. Ils fendirent le courant oblique, réservant leurs forces. Afin de scruter la rive Mauah tint ses membres immobiles. Il parcourut ainsi une distance de cinquante lances et le rappel de l'aide que la puissance même de l'eau leur prêtait diminua sa peur du sujet de Faleh et en même temps, le rapprocha de la chasseresse. Des deux côtés, les terres passaient, rapides, se rapprochaient et gagnaient sa hauteur. A un moment, la rivière battit la rive droite. Parfois, un roc s'abat-

fait; ou un arbre; ou même une partie du flanc, arbres et rochers. Pensant à l'abordage, les hommes avaient peur. Ils nageaient avec hésitation. Puis l'hésitation disparaissait. Ils se détendirent avec force — Mauah vers Alaa; Faleh vers le frère, vers l'aventure. Ils épiquaient, car, heurtant le fond, des épaves changeaient brusquement de direction. Ils plongeaient devant elles. Ainsi, Faleh entra sous l'eau pour éviter la racine d'un chêne. Mais l'arbre tourna et le cime ruota sur le nageur émergent. Mauah fendit l'eau. L'arbre tourna sur lui-même avec des secousses énormes et remonta. Faleh mer c. Mauah put arracher celui-ci aux branches tenaces. Des hurlements de haine jaillissaient de sa bouche contre l'eau et l'arbre. Mais des arbres nombreux arrivaient serrés. Mauah plongea entraînant Faleh. Ses armes, son hardeau menacèrent sa vie. Alors, les morts et les vivants égoïstes se ruèrent sur lui, desserrèrent ses doigts et le lancèrent vers le fond. Il ne remonta que lorsqu'il fut à bout de souffle. Un enlacement de branches emportait le corps de Faleh. Soudain, l'âme récente du géant se gonfla, térasa l'instinct. De toute sa force terrible, il nagea, rattrapa l'épave, s'y hissa, saisit le corps d'une étreinte qui ne rouvrirait plus et sauta dans les flots.

(1) France. (Voir note, chapitre précédent.)

Le Frère Mort

Dans la petite caverne découverte à grand peine sur la rive droite, à l'entrée de la vallée des Hommes Carrés, Faleh était étendu, sur sa peau d'ours, face blanche et tordue parmi les cheveux blonds encore mouillés. Près du cadavre en partie couvert de la poussière d'une pierre rouge Mauah déposa deux lapins cuits, dont il mangea une partie selon les rites de la race supérieure qui ne manquait jamais d'enterrer ses morts. Puis, sur le feu, au fond du trou, il entassa des branches et sortit. Les flammes grondèrent. Les pierres éclatèrent. La fumée jaillit. Plusieurs fois, le géant entra pour rassembler le bois sur le feu. Celui-ci s'éteignit lentement. Alors Mauah étendit le corps de Faleh sur les cendres chaudes, mit la lance près de l'épaule droite, les sagais près de l'épaule gauche. Puis, assis aux pieds du mort, le regard plongeant par l'étroite ouverture sur la rivière, il exhala ce qui tourmentait son âme ou croissait belle du monde :

— Faleh était fort. Faleh était habile. Il allait jeter la sagais aussi loin que Mauah. Il allait tenir la lance comme Mauah. Faleh ne jettera plus la sagais. Faleh ne tiendra plus la lance. Faleh n'accompagnera plus Mauah. Mauah est triste. Pourquoi a-t-il mené

Faleh loin de la tribu ? Parce que Faleh donnait ■ joie ■ cœur de Mauah. Parce que Mauah voulait que Faleh devint fort. Mauah dira à la mère triste la marche rapide de Faleh, la nage rapide de Faleh, ■ courage de Faleh, la peine de Mauah.

Longtemps, ■ mêla son soliloque ténébreux à la clameur des lacs, du vent et de la pluie. Levé pour clore la grotte, il ■ rassit et reprit ■ plainte. Car étaient torts les liens fraternels. Moins que ceux qui le joignaient à ■ homme dont Faleh et lui étaient nés. Mais la pensée d'Alaa l'emportait sur celle du frère ■ de la mère. Elle le fit ■ dresser définitivement. Il porta des blocs de pierre à la bouche de la grotte. Il les choisissait à la limite ■ ses forces afin de protéger sûrement la dépouille de Faleh. Soufflant et fumant, il les empila jusqu'à la voûte noire et s'acharna ■ un bouchage méticuleux des interstices. Il prit alors des points de repère : à gauche, un creux tordu dans la montagne ; à droite, un hêtre au tronc tordu presque au sortir du sol, sur l'autre rive, un haut rocher semblable à un cheval dressé au coup de lance du chasseur. Puis, dans la désolation des choses, il repartit vers Alaa.

L'attente d'Alaa

Dans la vallée des Hommes Carrés, l'eau arrachait la pierre et l'arbre qu'elle lançait contre la pierre et l'arbre. Elle charriait la destruction, le bruit et l'épouvante. Jours. Nuits. Toujours plus. Obsédés à voir dans l'inondation le mouvement de l'eau qui accompagne la chute des feuilles, alourdis aussi par leur crainte des Hommes géants et de la bête monstrueuse, les Néanderthaloides n'eurent la pensée, et le courage d'un départ que lorsqu'il fut trop tard : le massif était isolé. La montagne opposée le fut aussi, avec le grand félin rugissant de

rage, de peur et de tagn. Hommes comme femmes se tournèrent vers Alaa. De la voix comme du regard, ils demandèrent la vie et le réconfort.

La chasseresse était sous le souffle du Futur. Il faisait monter ■ elle le ■ de la responsabilité, l'esprit de lutte, la pitié. Mais il formait aussi l'être de sentiment. Parfois saisi d'une colère nouvelle à la vision des femmes touchant les mains du géant, Alaa plus souvent attendait Mauah par ■ la confuse fraîcheur de son être.

Le combat de Mauah et de Rao

Il pleuvait toujours. L'Eau montait toujours. Et l'épouvante des Néanderthaloides s'élevait avec elle. Mais plus encore avec les rugissements du grand tigre. Souvent il mettait ses pattes de devant dans l'eau liquide, tendait le cou, préparait un élan. Au troisième soleil après l'isolement du massif, comme le soleil rouge sortait des montagnes, le tigre, immense au sommet d'un roc, cessa de crier vers la horde et fixa ses yeux jaunes sur le haut de l'inondation. Elle ne charriait pas d'arbres. Les Néanderthaloides crurent que la bête s'en apercevait et allait s'élancer. Ils se traînèrent, faibles vers des pins au haut du massif. Presque tous appelèrent sourdement :

— Alaa...! Alaa!...

Sans armes, face à l'Eau, la chasseresse pensait qu'elle ne venait plus Mauah.

— L'Homme géant!

Ce ne fut pas un cri. Une exclamation étouffée où passa le désespoir de la horde. Pourtant la chasseresse la perçut parce que tout son être la désirait. Un froid courut sous ses peaux de loup. Ensuite un feu. Elle se tourna et, du même regard, vit Mauah, nu, ruisselant de sang et d'eau, sans armes et Rao ramassant une sagaie. Elle sauta, saisit la sagaie, la brisa, s'acharna à serrer ses mains sur les morceaux. Elle ne se protégeait pas le poing de Rao allait lui écraser la tête, quand, descendu à bonds immenses malgré sa fai-

blesse, Mauah reçut la massue de chair sur son épaule gauche, ouverte par un roc à l'abordage. Il gémit. Puis ce fut le combat. Des coups énormes. Des chutes énormes. Du sang. De la bave. Des plaintes. Des haleines. Conflit de l'envahisseur et de l'envahi. Conflit de races. Surtout, conflit de rivaux. Mauah faiblissait de plus en plus. Son bras s'abaissait plus rarement. Dans les corps à corps, il ne repoussait plus qu'avec peine Rao qui, de ses genoux, cherchait à lui briser la poitrine.

Sûrs de la victoire rapide de l'Homme géant, les Néanderthaloides étaient restés immobiles. A la durée du combat, ils furent de l'étonnement, relevèrent la tête virent l'Etranger sans force et leur peur passa.

Rao avait tourné Mauah pour le pousser dans l'Eau tumultueuse.

La grande foi d'A'an s'éteignait. Des ombres s'épaississaient en la vierge. La Race voulait la ressaisir, la Race dure de corps molle de cerveau, la Race mise aux destins. Les Temps irréversibles reprirent leurs Ressaies de la férocité qui l'avait lancée contre Rao, elle courut à sa lance.

Depuis qu'il avait abordé le massif, le géant l'avait soulatée ainsi d'un immense désir confus. Il l'avait attendue ainsi parmi les coups, sous les morsures, dans les étreintes écrasantes. Comme elle venait point, douleur, rage, dégoût, regrets, pulsions et



Paul COLLART.

troubles, passèrent en son âme récente qui fut abattue comme le jeune par le vent. Il lutta quand-même, de toute sa Race indomptable. Mais il vit Alaa lancée vers Rao. Il redressa son corps douloureux poussa en avant sa poitrine large comme celle d'un ours, ouvrit ses bras noueux. Et le conducteur, rué pour le dernier heurt, fut étreint, étouffé puis jeté dans les flots.

Le géant tomba. La chasseres-

se fut entre lui et la horde armée. Bras tendu vers le ciel rouge elle clama :

— La corne a tué Rao ! La corne tuera le grand tigre. La ne sauvera la horde de l'eau.

La peur était moindre que de coutume. La foi, plus grande. Puisque la corne avait tué Rao comme Alaa l'avait prédit. Les doigts amaigris des femmes lâchèrent les pierres. Puis ceux des hommes s'ouvrirent.

CHAPITRE XVII

Le premier Baigner

Alaa caressait la tête de Mau-ah, blanche entre des taches bleues, creusée, immobile comme celles des hommes qui-ont-perdu-l'haleine. Une douleur immense contractait son être. Et une joie immense le desserrait, sous

la poussée lente et irrésistible de laquelle la Femme mit ses lèvres sur celles de l'Homme cependant que la horde stupéfaite retenait son souffle devant le geste inconnu.



Paul COLLET.

La mort du tigre géant

Le soleil rouge disparaissait quand Maiah leva. A pas incertains, le géant alla aux pins. Avec Alaa, les moins affaiblis des chasseurs abattaient les branches intérieures du plus gros des arbres : les entrejacciaient parmi les branches supérieures, selon le conseil de l'Etranger. Ils travaillaient avec acharnement car, par dessus l'inondation, le tigre envoyait des rugissements plus intenses qui disaient l'imminence de la décision. Mais ils avaient perdu beaucoup de leur épouvante. La voix d'Alaa retentissait en eux. « L'Etranger tuera le grand tigre ! L'Etranger sauvera la horde de l'Eau ! » Ils croyaient en Alaa et en l'Etranger.

La horde monta enfin sur la plate-forme. Maiah venait d'y pousser Alaa quand, du bord du lacis, Ba hérissait, plusieurs crièrent :

— Le grand tigre !

Déchirant les rocs de ses griffes, le félin abordait. Il secoua son immense corps onduleux, fit retentir ses flancs maigres sous sa queue et, aussitôt, alla au pied de l'arbre.

Les femmes et les enfants se serraient contre le tronc. Les hommes épiaient.

Le félin huma l'air et dit sa joie de la proie proche avec une voix qui creva les oreilles, fit sauter les coeurs et roula sur le bruit de l'Eau. Un bond le porta à deux lances de l'abri. Accroché, il rugit encore et l'épouvante lanca la horde vers la partie de la plateforme la plus

éloignée de lui. Le poids brisa des branches. Une femme jeune tomba par l'ouverture et fut happée dans l'air même.

L'esprit du géant allait à ceux de sa race. Il les apposait, courageux et calmes, aux Hommes carrés laches et bruyants et son désir de mener ceux-ci à des destins meilleurs — désir d'orgueil, de pitié et de gratitude envers Alaa — passa. La pensée de la fuite avec Alaa fut en lui. Ils flotteraient sur l'inondation dans un arbre évidé. Mais, entre l'inondation et eux il y avait le grand tigre. Une rage roula en lui. Elle se pencha vers le monstre allongé parmi les chairs déchiquetées, lui fit serrer la lance reprise à Rao. Alaa devina. Une peur immense fut en elle. Elle dit des mots pour le retenir. Le tigre descendit vers l'Eau. Et Maiah descendit vers le tigre. Et Alaa descendit vers Maiah. Accrochée aux branches, épouvantée plus que jamais, d'être livrée à elle-même, la horde tremblait. Quand Maiah arriva au sol, le tigre releva la tête et, le mufle énorme dégouttant, regarda l'homme. La nuit était tombée.

La bête buvait. Collé au tronc, le géant l'épia. Alaa imitait Maiah. La lune rougeâtre flottait derrière un brouillard jaune. Maiah, avec des mouvements courts, se préparait à la bataille. Le dos protégé par le tronc du pin, il appuya au sol le manche de sa lance dont il éleva la pointe à hauteur d'épaule, car c'était

vers elle que tendrait l'élan du carnassier.

Ses yeux lumineux sur Mauah, le tigre resta immobile mais quand la chasseresse prit terre, la grande ombre se rétrécit sur le fond ocre de l'inondation. Peureusement resserré, Mauah, d'un bras, repoussa Alaa contre l'arbre. Le félin avança, lent. Il roula un cri sourd au fond de sa gorge puis fendit l'air, comme en un vol. Des pattes. Des dents.

Des yeux. Mauah plié en deux pour diriger son arme et pour se couvrir. Un bruit de bois rompu. La bête sur l'homme. Alaa autour de la bête, frappant. Abois de Ba, son saut énorme, si ru. La lance de la chasseresse au fond de la gorge. Bave. Rugissements. Puis, la source du sang. touchée par la lance de Mauah avant la rupture de l'arme fut vide et la tête du grand tigre tomba sur le sol.



L'union des races.

L'Eau haïssa d'une lance chaque jour. Mais la horde continua d'évider un pin privé de sa cime et de ses racines. Le bois ne cédait que lentement aux ciseaux, pourtant polis par frottement selon l'avis de Mauah, et même au feu que le géant faisait servir à creuser à l'étonnement admiratif et effrayé de la race inférieure. Hommes et femmes s'acharnaient quand même. Parce que la force leur revenait; Mauah avait révélé aussi les sagaxes à-barbes (1) et les chasseurs capturaient des poissons, parfois énormes inconnus de tous, même de l'Etranger qui les disait venus de l'Eau salée. Parceque Mauah, à poitrine creusée de cinq blessures du cou au ventre étendu près d'Alaa sur la peau du grand félin disait l'instabilité de la nature, la nécessité de la prudence et la victoire des arbres creux sur les Eaux.

Un jour, deux traits sombres rayèrent l'Eau blanchie à l'horizon du Nord. Réfugiés derrière la végétation, Mauah, Alaa, la horde, et Ba épiaient. Epaves atardées? Ba annonça des hommes.

— Des arbres creux!

Une gravoie du malsif brisait le courant. Quittant celui-ci, les esquifs de peaux de renne tendues sur des bois arqués glisèrent en eau calme. Clapotements. Cris incompréhensibles. Les arrivants atterrissaient. Plus petits encore mais plus étroits que les Néanderthaloides avec des jambes droites. Face large. Cheveux noirs aplatis sur le crâne, divisés au dessus des petits yeux noirs

obliques et collés à la forte saillie des os des joues. Ils constituaient une race supérieure (1) douée de la faculté d'évolution. Armés de lances, de sagaxes et de harpons à pointe en corne de renne, ils avancèrent, et, tournant des buissons, virent la horde. Stupeur. Effroi. Mais ils ne reculèrent pas. Un dit:

— L'Eau salée a vaincu la terre (2). L'Eau salée couvre la terre, là.. là.. — Il indiquait tout l'horizon du Nord. — Les hommes donneront du poisson au grand chasseur à la poitrine fendue, à la chasseresse aux seins rouges, aux hommes.

Il appela. Des filles vinrent avec des présents.

Pour la race inférieure, tous les hommes étaient des ennemis. Et ceux-ci possédaient des esquifs, des armes, des femmes, nécessités immédiates de chacun. La présence de l'allié géant vainqueur des êtres, des choses et des choses, celle de la femme-qui-voyait-loin favorisaient les intentions hostiles.

Mais la race supérieure et la race évoluée perdaient les instincts bas. Et elles avaient leur vision sur des temps ou, des Hommes Carrés, des Hommes à faces rondes et de l'Homme géant naîtrait une tribu immense. En acceptation des offres de paix, Mauah et Alaa ouvrirent les mains

Décembre 1927 — Avril 1928

(Tous droits réservés)

1) Race laponoïde.

2) D'après la science, les terres joignant le continent à l'Angleterre sont descendues sous la mer à la fin du quaternaire.

(1) Harpons.

Du même Auteur :

CONTES ET NOUVELLES DES BASSES MONTAGNES.

JEAN DES BUIS.

SHEILA O SULLIVAN.

LES FAUCONS.

IL N'Y A PAS DE DIEUX.

A paraître :

CONDAMNÉ A MORT, roman. (La REVUE SINCÈRE en a
publié le premier chapitre dans son numéro du 25 Juin 1928).

LE PÉCHÉ DE GUERRE DE GERMAINE BAUDART,
roman.

LA TRIBU SOUTERRAINE, nouvelle préhistorique.